

POINTS

JOSEPH BIALOT

LE STENOPE

INÉDIT



LE STÉNOPÉ

Une tête d'enfant à la dérive sur la Seine une rose entre les dents a de quoi affoler la police et les médias.

Valentin Welsch, son équipe et Loup, l'ancien patron de la brigade, vont immédiatement enquêter sur les disparitions d'enfants.

Or il se trouve que dans la classe d'Arthur Froment, un des gamins ne s'est pas présenté depuis plusieurs jours. Il faut dire que l'école est d'un genre très particulier. Arthur Froment, ancien instit révoqué, forme ses élèves à devenir des as du vol à la tire. Il va même jusqu'à faire d'eux des justiciers chargés de venger son filleul Bert injustement condamné à 10 ans de prison pour un hold-up qu'il n'avait pas commis.

Aussi quand l'enquête de Valentin Welsch, la disparition d'André dit « Procuste », et la machination montée par les charpenteurs en culottes courtes vont aboutir à une seule et même piste, il va y avoir du grabuge comme on en a rarement vu dans l'histoire du roman policier.

Quant au sténopé, il se montrera aussi efficace dans la main des enfants, qu'une caméra cachée dans le veston d'un journaliste.

Joseph Bialot publie ici son dix-septième roman noir, le troisième de la série « Loup » après Nursery Rhyme et Ô mort, vieux capitaine... Ses précédents polars ont le plus souvent paru dans la « Série noire », en particulier Le Salon du prêt-à-saigner (grand prix de Littérature policière 1979) et Un violon pour Mozart (prix Mystère de la critique 1990). Il est également l'auteur de quatre sagas historiques dont, au Seuil, Le Semeur d'étincelles (1996) et La Gare sans nom (1998).

025553941

823

LOUP

Joseph Bialot

LE STÉNOPÉ

ROMAN

Éditions du Seuil

D4

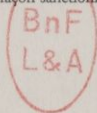
2000-67297.

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 2-02-039843-5

© Éditions du Seuil, mai 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



PREMIÈRE PARTIE

L'ÉCOLE

DL- 08.06.2000

24953

1

Sténopé : n.m. (gr. *stenos*, étroit, et *opé*, trou).

Petit trou dans la paroi d'une chambre noire, faisant office d'objectif photographique.

Le Petit Larousse.

À Paris, sur le quai Saint-Bernard, Marcel Richart pêchait à la ligne.

Autrefois, il venait là, avec un ou deux copains, partager une cigarette, un coup de rouge, un casse-croûte, avant de lancer l'hameçon. Mais le temps avait fait son travail et, peu à peu, ses amis s'étaient éclipsés pour un lieu que l'on dit meilleur.

L'homme hochait la tête.

— C'est fou ce que le monde est peuplé quand on est jeune.

Depuis belle lurette, sa jeunesse courait après lui et la solitude était maintenant son élément coutumier.

Richart jeta un coup d'œil sur l'autre rive, sur la voie express bourrée de voitures, et haussa les épaules devant le désert de métal en plein rush au ras des flots.

— C'est pas tout ça. Voyons si ça mord.

LE STÉNOPE

De nouveau, il se concentra sur le bouchon de plastique en mouvement dans le courant.

À Paris, sur les quais de la Seine, Marcel Richart pêchait à la ligne.

Il voulait un poisson. Son dîner en dépendait.

Richart avait décidé de se nourrir sainement, de vivre « bio ». Sortir un poisson de la Seine, même près des rejets des égouts, restait encore une forme de vie naturelle.

Ici, pas de dioxine dans le poulet, de mercure dans les baleines, de nitrate dans l'eau, de listériose chez les listérieux et de féministes chez les drag-queens, ici tout était clair. Le fleuve portait un label incontestable qui indiquait l'origine et la provenance de tout ce qu'il charriait. Là, le poisson, son goût, son odeur ne faisaient aucun doute. On savait ce que l'on consommait. Foi de vidangeur !

Un paquet brun, porté par le courant, se rapprochait de la berge, cognait contre le quai.

Marcel Richart posa sa canne, se pencha en avant, tira l'objet vers lui.

C'était un simple panier d'osier qui servait de nid à une masse noirâtre d'où émergeait une fleur, une rose, qui visiblement avait connu des teintes plus vives que ce gris crasseux.

Lentement, le pêcheur sortit l'objet de sa nacelle et se pencha pour l'examiner.

Marcel Richart avait vécu moult galères dans son existence.

Homme de notre temps, il avait connu deux mariages, le chômage, commémoré la fête des mères, parti-

LE STÉNOPÉ

cipé à la guerre d'Algérie. Il se souvenait encore de scènes de combats durs, de hurlements, de jets de sang, de morceaux d'organes arrachés à des humains et volant dans les airs sous l'impact d'obus et de grenades de toutes sortes. Mais jamais encore il n'avait vu ce qu'il tenait entre ses mains et que ses yeux, d'abord incrédules, identifiaient.

La *chose* noire que le fleuve avait déposée devant lui était une tête humaine, la face morte d'un enfant dont les lèvres se refermaient sur la tige épineuse d'une rose.

Le capitaine Valentin Welsch étouffa le fou rire qui montait en lui à la lecture du dernier procès-verbal établi par Patrick Jaouen, un de ses équipiers.

Appelé d'urgence par Police secours, il était tombé dans une scène de ménage. Janine Désheures, infirmière de nuit dans un hôpital parisien, était rentrée chez elle plus tôt que prévu. Un de ses collègues, inspiré par ses jambes, l'avait reconduite en voiture, lui évitant une heure de trajet supplémentaire.

Time is money... C'est aussi l'instant de l'inattendu. Et... Oh ! Surprise ! Elle avait trouvé son mari au lit avec sa meilleure amie. Puisqu'il existe, aussi, une échelle de Richter en amitié. Du degré zéro, « mon ennemie intime », au niveau dix, « ma meilleure amie ».

Sans hésiter, Janine Désheures s'était emparée du pistolet de son mari, gardien de la paix de son état, et avait obligé, sous la menace, le couple à se recoucher avant de s'emparer d'un tube d'Araldite.

Revolver au poing, elle avait enduit de colle le pénis de son mari et y avait appliqué la main de sa maîtresse.

— Serre fort, Ginette ! Tu verras, il va adorer ! Vous

LE STÉNOPE

resterez ainsi unis pour un long moment, comme si vous étiez passés devant Monsieur le Maire, avait-elle proclamé, avant d'enchaîner par la préparation de son café matinal.

Alertés par les cris des amoureux, les voisins avaient appelé la police.

— Alors, quoi ? On ne peut plus déjeuner tranquille ? s'était écriée l'épouse en voyant arriver les uniformes.

Les amants étaient à l'hôpital, Janine Désheures en garde à vue.

Welsch se demandait si le code pénal avait prévu ce genre de délits, la « main chaude » comme chef d'inculpation ?

Il repoussa la liasse de rapports qu'il venait de signer. Agressions, trafics en tous genres, vols à la roulotte, attentats à la pudeur, le menu quotidien pour un officier de police dans une ville comme Paris, étaient en baisse.

Était-ce dû à la fin de l'été ? À la diminution du nombre de chômeurs remplacés par les demi-soldes des demi-boulots ? Au XXI^e siècle naissant ?

Pierre Auberty, un des équipiers de Welsch, s'approcha du bureau.

— Valentin, je voudrais te parler.

— Je t'écoute.

— Ben... je voudrais un conseil. Voilà... ma femme veut me quitter. Elle prétend qu'il n'y a pas de justice et que si elle m'avait tué, après m'avoir épousé, elle aurait pris vingt ans, alors qu'en continuant avec moi... elle a récolté perpète. Le genre de raisonnement qui me laisse perplexe.

LE STÉNOPÉ

Le capitaine Welsch leva un sourcil. Il n'aurait jamais pensé que son assistant, bon flic au demeurant, avait des problèmes de couple.

– Pourquoi aurait-elle eu envie de te tuer ?

– Va savoir ! De nos jours, les bonnes femmes, tu ne peux plus les tenir. La liberté, qu'elles exigent toutes, la liberté... Comment tu écris « Liberté » au masculin, Val ?

– Tu devrais en parler à Julia, ma nana, ou à la mère Lavoisier, rien de ce qui est féminin ne leur est étranger. Au fait, dans ce cas, on dit étranger ou étrangère ?

– J'sais plus. J'peux quand même pas retourner chez ma mère à mon âge ?

Valentin Welsch alluma une Gitane, inhala la fumée, laissa la nicotine se balader dans ses poumons. Ouf ! Il se sentait mieux depuis qu'il avait renoncé à renoncer aux cigarettes. D'accord ! Le tabac est nocif pour la santé. Mais qu'est-ce qui ne l'est pas ? Comme disait Loup, l'ex-boss de la brigade :

« C'est vivre qui est le plus dangereux pour l'homme. On n'a encore jamais vu un mort devenir une menace pour lui-même. »

– Je suis désolé, Auberty, mais c'est ta vie. Essaie de prendre les choses calmement. Je vais déjeuner chez Nhia, au *Lotus heureux*, Jaouen assurera la permanence avec Jackie Benhamou. Ciao !

Il fit mouvement vers la porte.

Téléphone. Il soupira, revint en arrière.

– Oui, Welsch à l'appareil ! Quoi ? Bon sang... Où ? Sur le quai Saint-Bernard ? Bien, j'arrive. Lavoisier et Auberty ! Vous venez avec moi.

LE STÉNOPÉ

Marie Dumont, dite la mère Lavoisier en raison de ses anciennes fonctions au labo de la police, s'installa à la place du mort. Auberty s'affala à l'arrière.

Valentin Welsch alluma le gyrophare, déclencha l'indicatif musical de la police. Sirène gueulante, la voiture s'ouvrit un chemin dans le trafic déjà dense.

Lorsque la porte de la prison se referma sur lui, Albert Rémois reçut sa première bouffée d'air libre comme un somptueux cadeau offert par le vent.

Immobile, dans la rue déserte, il laissa le souffle de la ville irriguer ses bronches. Ici, l'atmosphère n'avait pas la même consistance ni la même odeur que derrière les murs, et devenait presque palpable. Elle l'enveloppait dans un nansouk à la douceur infinie, en contraste violent avec la dureté de ce qu'il respirait lors de la promenade dans la cour de la Centrale. Fini le bouquet de moisi qu'il traînait avec lui, cette senteur aigre incrustée dans sa peau, dans ses vêtements, dans ses pensées, le parfum de tout ce que secrète une geôle faite pour l'éternité, l'arôme des hommes lorsqu'ils se décomposent vivants, un compost ignoble de pourriture, de sexe, de rêves, d'interdits, de violence et de haine soigneusement refoulé.

Sur les douze années de vacuité que lui avait offertes la cour d'assises, il avait passé les deux dernières dans cette forteresse, isolée dans son île, au milieu de la Seine.

Un taxi passa, fit jaillir sous ses roues l'eau du caniveau gonflé d'une pluie récente, l'éclaboussa. Albert

LE STÉNOPÉ

ne broncha pas. Il n'était qu'un ancien taulard et ces gouttes de liquide sale lui octroyaient soudain un brevet de citoyenneté. Il devenait un homme affranchi de sa servitude, possesseur d'une autonomie de fraîche date qui en faisait un être comme les autres. Aucune voiture ne circule dans les cours des maisons de détention et les éclaboussures y ont une autre origine.

Il grimaca : usufruitier d'une réduction de peine de deux ans, comme un blessé bénéficie d'une réduction de tête ou de fracture, il retrouvait enfin un sens au mot liberté : le vide, rien ni personne d'autre, et lui au centre. Un magistrat Jivaro ou un chirurgien du droit pénal avait sponsorisé l'opération. Il en sortait entier, pas intact.

Personne ne l'attendait.

Louise ne donnait plus signe de vie. Sa dernière lettre remontait loin, très loin, dans ce temps dilué que ressentait chaque taulard. Il cherchait vainement une date précise, hésitait. Un pli banal, une lettre de licenciement. Il était congédié, viré, expulsé de la tendresse et devenait, par la malédiction de ces dernières lignes, un homme sans futur. Hormis la date, Rémois n'avait rien oublié de l'ultime courrier qu'il avait reçu.

« ... J'IMAGINE CE QUE TU PEUX ENDURER. MAIS IMAGINER NE SERT À RIEN. TOI, TOI SEUL, CONNAIS L'INSUPPORTABLE ENFERMEMENT, LA RUPTURE AVEC LA VIE POUR CETTE LONGUE PLONGÉE DANS UN PURGATOIRE IMAGINÉ PAR LES HOMMES. DANS MES CAUCHEMARS, JE TE VOIS PARFOIS NAGER ENTRE DEUX EAUX MAIS TU N'AS PLUS DE CONSISTANCE HUMAINE, TU FLOTTES, MI-POISSON, MI-ALGUE MARINE, DANS LE GLAUQUE D'UNE EAU OÙ J'ESSAYE EN VAIN DE TE REJOINDRE. JE PLONGE, NAGE DANS LA CLARTÉ VERT-BLEU, M'APPROCHE À TE TOUCHER ET PFOUITT... TU T'ÉLOIGNES. JE

LE STÉNOPÉ

M'ACCROCHE, ACCÉLÈRE MES MOUVEMENTS, TENDS LES MAINS POUR NE SAISIR QUE CETTE MASSE LIQUIDE QUI ME GLISSE ENTRE LES DOIGTS.

JE VIS LE DEUIL D'UN HOMME TRANSFORMÉ EN MORT-VIVANT. UN DEUIL QUI NE PEUT PAS FINIR NATURELLEMENT. IL N'Y A PAS DE TOMBE, IL N'Y A PLUS DE CORPS. TU N'ES PAS MORT, TU N'ES PLUS VIVANT ! ALORS, J'ESSAYE DE SUR-VIVRE. J'AI, MOI AUSSI, LE DROIT D'EXISTER. J'AI TRENTE ANS. LORSQUE TU REVIENDRAS, TU NE TROUVERAS PLUS, AU LIEU DE TA STATUE D'AMOUR VIF, QU'UN MASQUE RIDÉ, UNE SILHOUETTE EN DÉROUTE. RIEN À VOIR AVEC LA LOUISE QUE TU AS EN MÉMOIRE, DE MÊME QUE TU N'AS PLUS RIEN DE COMMUN AVEC L'ALBERT DONT MON CORPS, MA TÊTE, MON CŒUR SONT IMPRÉGNÉS.

PEUT-ÊTRE DEVRAIS-JE ME TAIRE, NE RIEN TE DIRE ? MAIS TU SORTIRAS UN JOUR ET...

QUANT À MOI, J'AI BEAU ESSAYER DE TENIR, JE M'EFFRITE LENTEMENT. CHAQUE MATIN, J'ABANDONNE UN GRAIN DE PEAU, UN SOUVENIR, UNE TRACE DE BEAUTÉ, UNE PARCELLE DE MA JEUNESSE. SI JE RESTE LÀ, À RUMINER, À ATTENDRE, JE FINIRAI COMME UN SQUELETTE DONT LA CHAIR AURA SERVI À NOURRIR LES PIRANHAS ENFANTÉS PAR LE TEMPS.

JE TE QUITTE, ALBERT. TU AS ÉTÉ L'AMOUR DE MA VIE DE FEMME, L'HOMME QUI M'A FAIT RÊVER. JE N'AI PLUS HÉLAS QUE DES FANTASMES DE MORT LORSQUE JE PENSE À TOI.

ADIEU ! OU AU REVOIR, DANS UNE AUTRE VIE ? NOUS NOUS RETROUVERONS PEUT-ÊTRE ? »

Albert mit le cap sur le Nord magnétique, la plaque qui indiquait : *Centre-ville*.

Il atteignit une brasserie, s'installa à la terrasse, demanda un crème et des croissants.

Le garçon prit la commande, ne posa pas de question.

LE STÉNOPÉ

Les libérés de la Centrale, il les reconnaissait à cent mètres, à leur façon de marcher à pas courts, comme si la rue avait les dimensions de leur cellule, à ces mouvements sans élan, à cet art de s'approcher en catimini, de se poser sur le siège, à la manière dont ils découvraient les bruits de la cité. Un taulard lui avait expliqué un jour :

— Tu comprends, mec, derrière les murs le silence est de rigueur. Un faux silence, tu n'entends rien mais aucun des mille bruits qui rythment la vie de la cage ne t'est étranger. Et là, d'un coup, c'est l'opulence, les klaxons, l'écho des godasses sur le bitume, le crescendo des voix, un cri d'enfant, des phrases qui s'expriment en termes clairs et non plus en onomatopées bouffées par la peur du maton.

Rémois mordit dans un croissant. Très lentement, il déglutissait, se laissait envahir par le goût de la pâte, par ces débris qui restaient collés à ses lèvres.

Timidement, il se laissa bercer par la rumeur libre de la ville libre.

Pour Arthur Froment, les seuls sages de la planète restaient les nourrissons et les vieillards car les uns ne mordaient pas encore et les autres ne mordaient plus.

Ce jour-là, lorsqu'il attaqua son steak et que deux de ses dents restèrent plantées dedans, Arthur Froment pensa simplement qu'il avait vieilli et atteint, enfin, l'âge de la sagesse.

Le miroir lui renvoyait l'image d'un homme de soixante-quinze ans, au visage plissé par les rides. Deux yeux noirs vivaient sous un front dégarni et leur lueur indiquait une intelligence en parfait état de marche. Il

LE STÉNOPÉ

restait de haute taille malgré la voussure de sa colonne vertébrale et l'affaissement des épaules.

Il eut un ricanement silencieux en pensant à la devise qu'il avait adoptée un jour pour épater ses condisciples :

« À dix-huit ans, je fais ce que je veux... quand je veux. »

Maintenant, changement de programme et nouveau cri de guerre : *« Je fais ce que je veux... quand je peux. »*

Haussement d'épaules. Pas de mélancolie, Arthur, du réalisme.

Promis, juré, il prendrait sa retraite à la fin de l'année scolaire. Même s'il exerçait une profession que la loi réprouve, il avait axé son activité sur le rythme imposé aux enfants par le ministère de l'Éducation nationale. Il était enseignant, un prof d'un type inconnu des collèges, lycées et autres facultés. Promis, juré, fin juin, il décrocherait définitivement.

Un espace vert d'une vingtaine de mètres de longueur séparait le local réservé à l'enseignement de la villa habitée par Arthur.

Il était 13 heures lorsqu'on sonna à la porte du petit hangar de Billancourt qui lui servait de salle de classe.

Étonné, il leva un sourcil, ce qui accentua encore sa Gueule-d'Horoscope, un surnom gagné en enseignant l'avenir à Fresnes où il avait pris deux années de vacances forcées. Forcément, le juge n'avait rien compris à ses explications. Ah ! ces magistrats, tous pareils ! Dans ses cauchemars, il les voyait parfois en critiques littéraires, on ne pige que dalle au texte que l'on lit mais on instruit, on juge, on condamne, on acquitte.

Vieux reste d'un passage dans l'édition, il avait écrit un manuel sur l'éducation des enfants que tous les édi-

LE STÉNOPÉ

teurs français avaient refusé. La rage, devant l'incompréhension de son dernier interlocuteur, l'avait entraîné à commettre ce que le code pénal appelle : « Coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner. »

Il ricanait en y repensant : « Donner la mort... donner la vie... Tu parles de cadeaux ! Ce serait encore acceptable si c'était déductible des impôts, mais aucun service fiscal n'accepte ce genre de dons ou déductions. Même la charité a ses critères ! Putain... Quand le conformisme sera-t-il enfin aboli ? »

De nouveau la sonnette vibrait.

– Voilà, voilà, j'arrive ! Y'a pas le feu, non ?

Dans le rectangle clair formé par l'ouverture de la porte, un homme se tenait à contre-jour.

– Oui ? Que voulez-vous ?

– Tu ne me reconnais pas ? C'est Bert !

L'autre hésita, une hésitation brève, ouvrit les bras, serra Albert Rémois contre lui.

Arthur s'affairait, réchauffait les reliefs de son repas, servait.

– Un coup de rouge, Bert ? J'ai un bordeaux potable.

– Très peu, merci. J'ai perdu l'habitude du vin.

Installé face à son filleul, il le dévisageait en silence.

La mère d'Albert, malade et paumée, le père se sentant mourir d'une cochonnerie au poumon, Arthur avait hérité de leur gamin qu'il avait élevé à sa façon : le réalisme face à la vie, face aux vérités révélées, face aux abaquages du prêt-à-penser. Le gosse, comme il l'appelait, avait fait après le lycée, l'École de journalisme de Lille et s'était lancé dans l'aventure du reportage. Avec succès. Jusqu'au jour où...

LE STÉNOPE

Arthur regardait « le petit ». Rien ne lui échappait des changements dans la face et dans l'allure de l'homme. Le vieux enregistrait la silhouette longiligne d'1 m 80, la carrure impressionnante, l'épi dans les cheveux qui mettait un point d'exclamation blanc au milieu des boucles noires, les plis naissants autour des lèvres, le menton en pointe, les pommettes encore plus marquées par la maigreur du visage, les rides autour des yeux marron, le regard toujours en éveil des taulards, toutes les marques que des années d'enfermement laissent sur un individu.

Il lui semblait que l'ex-prisonnier lisait dans ses pensées.

— Je me suis obligé tous les matins à faire de la culture physique. Cinquante pompes et une heure de gym chaque fois que le jour repointait sa sale gueule sur les murs de ma cage. Tu peux m'héberger quelque temps ?

— Tant que tu voudras, sans limite de durée. Et Louise ?

L'autre haussa les épaules.

— C'est long, dix ans... Disons qu'il y avait Louise...

— Je vois. Tu as besoin d'argent ? Tout ce que je possède est à toi. Tu n'as qu'à me le dire.

— Merci, je t'en parlerai en temps utile.

— Des projets ?

— Oui, un projet. *The* projet ! Tu sais que je n'étais pas mêlé à l'affaire qui m'a valu d'être enchristé ? Je fréquentais des truands mais je n'avais rien à voir avec leurs activités. Tenir ma rubrique à *Reporter* suffisait à remplir mes journées et mes nuits. J'ai fait dix ans pour rien. Pendant trois mille six cent cinquante jours, sans compter les années bissextiles, j'ai ruminé ma rancune,

LE STÉNOPE

analysé ce qui s'est passé, décortiqué les paroles et les silences des hommes et des femmes que j'aimais. Conclusion ? Il y a un coupable, un seul : Durane !

Il se versa un demi-verre de vin, le dégusta à petites gorgées.

– J'ai un projet, en effet, je vais rendre la justice. À ma façon, selon un code pénal propre à tous ceux qui ont payé des crimes commis par d'autres : la vengeance ! Comment ? Je ne le sais pas encore. J'ai un trou dans ma vie qui m'oblige d'abord à me réadapter à l'époque. Dix ans de Centrale... Autant dire dix siècles qui se sont écoulés sans moi. Attendre et voir, mais d'abord comprendre, surtout comprendre.

– Tu vas tuer Durane ?

– À priori, pas question de faire un remake de film noir. Je ne suis pas un tueur... pas encore. Mais n'étant pas Dieu, je ne lui pardonnerai pas. Pour moi, il ne s'agit que de solder un compte, de me laver de toutes les impuretés récoltées en cellule pour repartir, tant que faire se peut, vierge de tout ce que j'ai subi.

De nouveau, Bert se versa à boire et vida son verre.

– Ensuite, je me retirerai dans un bled des Pyrénées et j'écirai. Tu auras ta chambre chez moi. À perpétuité !

Les yeux d'Arthur brillaient d'un intérêt soudain. Le menton enkysté entre ses mains jointes, il écoutait.

– Tu es toujours prof, vieux frère ?

– J'ai quitté l'enseignement officiel. Forcément ! Un ex-taulard enseignant... Tu vois le tableau et la réaction des parents d'élèves ? Je suis parti la tête haute sans dire merci, personne ne m'avait rien appris !

« Et je suis passé à l'action. Fini d'abrutir les gamins de foutaises, je leur apprends à vivre, uniquement à

LE STÉNOPÉ

vivre. Tu te souviens de mon habileté manuelle ? De mon aptitude à la prestidigitation ? J'utilise un talent que la nature m'a donné et que j'ai perfectionné par un entraînement constant. Je suis devenu le meilleur enseignant dans ma spécialité. Je te ferai assister à un cours et tu pourras juger. En attendant, à court terme, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— D'abord un temps de réadaptation, ensuite... Mais, pour commencer, où puis-je trouver une fille ?

Rémois, allongé sur le divan qui lui servait de lit, rêvassait en faisant de la « lecture de plafond ». Le passé lointain, celui *d'avant*, ramenait au galop les souvenirs enfouis.

Tout surgissait à la fois comme une horde folle accourue d'un horizon qu'il n'arrivait pas à effacer. Il croyait que la prison avait tout liquidé, tout gommé et que seule la réalisation de sa revanche compterait désormais. Mais non, les hommes croisés dans les prétoires, les couloirs de ses cages successives, les cellules s'imposaient toujours à sa mémoire.

Il se sentait hanté par ceux qu'il avait côtoyés tous les jours, des hommes de tous milieux, pas forcément des exclus ou des gamins immatures de banlieue.

C'était comme dans un grand magasin de taille universelle, « Les Galeries de la poisse – Galères en tous genres ». On trouvait de tout dans cette tribu hétéroclite de malchanceux, de mal nés, de délirants, de pervers, de châtrés qui exploitaient des femmes pour se prouver que, eux, *en avaient*, des vaincus d'avance qui anticipaient toujours sur le coup qui les enrichirait pour le restant de

LE STÉNOPE

leur vie et qui passaient ensuite vingt ans dans un QHS¹ ; oui toute l'espèce humaine vivait dans sa mémoire, dans la masse de ceux qui ne savaient pas surnager dans la société du paraître, dans ce flux continu qui alimentait sans cesse prisons, hôpitaux et instituts psy.

Ses enquêtes pour *Reporter* lui avaient fait tout connaître du côté noir de Paris.

Sa trajectoire avait croisé celle d'hommes et de femmes qui ne pouvaient, en aucun cas, trouver autre chose que des cauchemars sur leur route. Des êtres qui étaient les seuls à ne pas se rendre compte de ce qu'on avait fait d'eux.

Depuis qu'il avait démarré dans la presse, les marginaux, les délinquants l'avaient fasciné. Il se voulait journaliste, un témoin qui raconte, et non le titulaire, anonyme d'une carte de presse muni d'un CAP, un certificat d'aptitude à papoter.

Et puis, un jour, par curiosité, parce que le métier exigeait de rester dans le coup, Albert Rémois avait rencontré Benoît Durane...

Rémois soupira. Ce matin, trois jours après sa libération, il se sentait soudain très âgé, pas vieux, âgé, seulement courbé sous la charge des années vécues par tous les hommes.

Il se vivait orphelin, mais un orphelin descendant d'un long lignage, l'immense chaîne d'ancêtres qui l'avaient précédé dans l'enfermement, l'héritier de tous les coupables, tous les pervers, tous les innocents, tous les mal-pensants, tous les humiliés, tous les hérétiques, tous les proscrits, le dernier rejeton de tous les hommes

1. Quartier de haute sécurité.

LE STÉNOPE

qui avaient connu les innombrables culs-de-basse-fosse de l'Antiquité à la Gestapo en passant par les ergastules romains et les cages de Louis XI. Albert Rémois s'aperçut qu'il grinçait des dents dans une des crises de fureur froide qu'il avait découvertes en prison. Un tic dont il n'arrivait plus à se débarrasser.

— Embastillés de tous les pays, unissez-vous !

Il s'éjecta de son divan, resta longuement sous la douche, enfermé dans la salle de bains d'Arthur. Il n'en finissait pas de laver une crasse qu'il était seul à voir.

Il décida d'assister au cours de son parrain. Ça le changerait de ses idées noires. Dans le petit hangar, près du jardin, le père Froment faisait la classe à six enfants assis en silence. Rémois s'installa derrière un pupitre.

Un tableau vert ornait un mur, le banal tableau de toutes les écoles françaises.

Arthur arpentait l'estrade, faisait l'appel face aux gamins. Les gosses répondaient à l'énoncé de leur nom comme tous les écoliers du monde.

— Cartouche ?

— Présent !

— Fra Diavolo ?

— J'suis là !

— Mandrin ?

— Zan !

— Mesrine ?

— Sorti pisser !

— Pierrot le fou ?

— Oui !

— Procuste ?

— Absent !

LE STÉNOPÉ

– Spaggiari ?

Silence.

– Alors, Spaggiari, tu rêves ?

– Pardon, boss, j'avais pas entendu.

Bert, étonné, commençait à comprendre.

– On y va pour la prière du matin. Tous en chœur :

« Notre Père qui êtes aux cieux, donnez-nous aujourd'hui notre butin quotidien... ne nous épargnez pas la tentation... et protégez nous des flics ! »

Un *Amen* sans fausse note retentit.

Menhir de chair, un morceau de craie à la main, Arthur se tenait face aux gamins.

– Instruction civique et morale. Je commence par la pensée du jour. Je l'inscris au tableau et vous la recopiez ensuite : « *Est-ce que bien faire le mal équivaut à mal faire le bien ?* »

« C'est noté ? Parfait. Qui veut commenter ? Toi, Mesrine ? Vas-y, on t'écoute.

– Boss ! Voler un portefeuille dans la poche de quelqu'un, c'est simplement le changer de place et déménager n'a jamais été un délit. Ce n'est donc ni bien ni mal.

– Qu'est-ce qui est mal, d'après toi ?

– Se faire prendre, boss ! Ça c'est très, très mal !

– Bien, mon gars ! Et maintenant, travaux pratiques. Nous débiterons par une entrée en matière simple, du virtuel avant le concret : « *Il vaut mieux se fouler le poignet en tirant un portefeuille dans le métro qu'en sucrant des fraises !* »

« Vous y êtes ? Qui veut développer ? Toi ? Allez, Mandrin, explique à tes petits camarades.

Un gamin aux cheveux noirs frisés se leva.

LE STÉNOPE

– Ben, boss, ça veut dire qu'on risque de souffrir en piquant un larfeuille mais que ça rapporte plus qu'à se fatiguer à sucrer des fruits.

– Parfait. Et toi, Pierrot-le-fou ?

– J'crois pareil que Mandrin, de se fatiguer un peu c'est embêtant mais qu'il faut faire gaffe à pas se faire pincer. C'est écrit sur les portes, dans tous les wagons du métro : « *Attention à ne pas te pincer les doigts !* »

– Vous avez bien compris ! Vous aurez un bon point chacun.

– C'est quoi, cette fois, le bon point ? Encore un porte-monnaie ? J'en ai déjà trois, boss.

– Quand tu en auras cinq, tu pourras les changer contre une revue porno.

– Oh, non, y'en a marre de toujours lire les mêmes histoires de cul. C'est tout le temps pareil ! De l'air !

– Vous n'êtes pas ici pour faire de l'écologie. Spaggiari ! que penses-tu du mal et du bien ?

– Ben... La propriété c'est le vol. Donc, voler les voleurs c'est simplement de la récupération. Là, le bien et mal se confondent.

– Bravo ! Allez, hop ! Travaux pratiques, maintenant. Cartouche et Spaggiari ! Allez chercher Crésus.

Deux élèves se dirigèrent vers un placard et en sortirent un mannequin de mode habillé d'une tenue vestimentaire masculine. Une sonnerie argentine s'éleva dans le hangar.

Rémois regarda les gamins porter la statue de toile et de métal. Sur tout le corps de la structure, une vingtaine de clochettes et de grelots tintaient à chaque mouvement provoqué par la marche des enfants. Ils s'arrêtèrent enfin et posèrent la silhouette humaine dans un angle de l'estrade, sous le tableau.

LE STÉNOPE

– Qui commence ?

– Moi, moi, boss !

– Parfait, on va tirer au sort.

Une voix s'éleva, triomphante.

– J'ai gagné, boss !

– Non, tu as perdu. Tu sais bien que je triche à chaque tirage au sort. Tu vois, tes copains, eux, n'ont pas bougé. Réfléchis, la prochaine fois. Cette fois, pas d'arnaque, allez, tirez une carte. Celui qui aura un as commencera le premier.

Et Albert assista à sa première leçon de vol à la tire.

Parfois les clochettes tintaient et le gamin confus retournait à sa place.

– Cartouche ! Tu vas te faire chopper si tu ne t'améliores pas. Plus de souplesse dans le poignet lorsque tu glisses tes doigts vers la poche intérieure de la veste.

C'est comme un téton que tu caresses... le cuir d'un portefeuille. Nous reverrons la vidéo ensemble lors du debriefing et tu comprendras mieux. Mandrin ! À toi !

À voix basse, dans le carillon intermittent des grelots que les enfants faisaient involontairement tinter, Bert Rémois interrogeait.

– Pourquoi fais-tu ce métier ?

– Depuis Adam et Ève tout le système éducatif repose sur un malentendu. Après avoir croqué la pomme, nos ancêtres prirent conscience de leur nudité et furent chassés du Paradis. Pour moi, pas question que l'arbre de la connaissance du bien et du mal cache la forêt de la sottise humaine. Tu te rends compte d'un foutoir ! C'est pour avoir découvert la science que les hommes cessèrent d'être immortels !

LE STÉNOPÉ

« Je dis : stop ! Je ne veux plus que les gamins perdent des années pour apprendre à trimer. Bert, vieux frère, il faut qu'ils sachent se débrouiller dans la vie.

« Les géniteurs de mes élèves ont très bien compris qu'au lieu de rêver à des concours où il y a 1 200 candidats pour 30 places, qu'au lieu de se crever à étudier des philosophes à qui la planète doit quarante siècles d'emmerdements ou à attendre qu'un patron charitable leur verse enfin quelques stockopcheunes, il valait mieux passer à l'action.

« Y'a pas d'énarques chez moi ni de responsables des ressources humaines. Tu vois un peu... Des ressources humaines. Qui a inventé cette saleté d'expression ? À croire qu'il existe des mines d'hommes et de femmes comme il existe des gisements de diamants ou de guano ?

« Voilà pourquoi leurs parents me les confient. Ils sont trop pris, les vieux, souvent enchristés, et n'ont pas le temps de former leurs gamins. Moi, j'applique un des principes de Mao : « Apprends l'arnaque à un homme et tu le nourriras toute sa vie. » Et il s'y connaissait, le vieux chinck !

– Et si un petit se fait prendre ?

– Chacun accepte le risque tout en sachant que, pour ma part, je les prendrai en charge et veillerai sur leurs familles. Jamais, je ne laisserai tomber un de mes disciples.

– C'est ça ton boulot ? Ton enseignement ?

– Oui. Et pas plus de sept élèves. C'est un nombre faste. J'ai compris qu'écouter des discours sur la solidarité exigée des autres, sur la charité qui commence toujours par soi, sur le respect des droits de l'homme appliqués à des individus non respectables, sur l'amour du

LE STÉNOPÉ

prochain pratiqué par Onan, sur la diplomatie de l'ONU et de ses différentes succursales truandières, du genre file-moi-ton-pétrole, je te donnerai de la pénicilline ou passe-moi-ton-manganèse-ton cobalt-et tes métaux rares et je t'ouvrirai un fast-food, ne menait à rien.

« Plus de rêves, du réalisme ! J'enseigne donc aux enfants à voler. Ils auront ainsi dix ans d'avance lorsqu'ils entreront dans la vie active.

« Je travaille à deux niveaux. Tu assistes au cours supérieur, celui des *grands*. Il faut déjà être d'une certaine taille pour arriver à la hauteur d'une poche intérieure de veste.

« Ces mêmes me rapportent des sommes importantes. Ils volent... Et alors ? Montre-moi quelqu'un qui ne triche jamais !

« Terrains de chasse ? Partout où les hommes s'agglutinent, lignes de transport, stades, marchés... C'est aussi vaste que la connerie ! De plus, il y a des inconscients qui trimballet parfois de petites fortunes sur eux. Quand un gosse tombe sur un dealer, ça arrive, j'te dis pas la nouba que l'on s'offre. Je ristourne 10 % aux parents, comme n'importe quel agent littéraire ou autre mais à l'envers. C'est celui qui ne fiche rien qui paye ! Ça change tout et chacun y gagne.

– Et le cours élémentaire ?

– C'est pour les petits. Deux fois par semaine, je forme les enfants à faire la manche. Mais là, je ne sous-traite que pour le gang des Roumains. Tu connais le vers célèbre dans toute l'Europe de l'Est ? « Le silence était tel qu'on entendait voler les Roumains ! » Mais eux aussi sont pris par le temps. Passer d'une frontière à l'autre, ça occupe, mais ça ne nourrit pas.

« C'est quoi mendier ? Il suffit de regarder de quoi

LE STÉNOPÉ

vivent les chaînes de télé. Sans cesse, d'un écran à l'autre, on veut te fourguer quelque chose, ça va du désinfectant de chiottes à la bagnole de luxe, du sham-pooing au yaourt, le tout enveloppé dans une paire de seins siliconés. La télé n'est plus qu'une gigantesque mercuriale quotidienne. Filez-moi une thune ! Votre pognon m'intéresse ! Moi j'applique les méthodes du marketing à la mendicité. Y'a rien à dire, les gus de la pub savent faire. Et je refuse des clients.

— Dis-moi, pourquoi portent-ils des noms de brigands, tes élèves ?

— C'est plus valorisant pour eux. Toto ! Paulo ! Pierrot ! Ça fait cheap, on dirait une bande de pieds-noirs jouant au poker. Alors que les grands ancêtres, ça te donne du prestige. De plus, un beau pseudo c'est comme une décoration.

Saint-John Perse a plus de gueule qu'Alexis Léger et *Les Chants de Maldoror* par Lautréamont, c'est plus vendeur que le même titre par Isidore Ducasse. Ducasse... C'était sa véritable identité.

— Tu n'as que des garçons comme pensionnaires ?

— Oui. Les filles truandes sont plus vaches que les mecs. De plus, tu verrais immédiatement pointer une revendication de parité. Faut pas pousser, quand même !

Arthur tapa dans ses mains.

— Allez, c'est l'heure de la récré. Pas de hurlements dans le jardin, je ne veux pas que les voisins se posent des questions. Règle numéro un : ne jamais se faire remarquer. Tous dehors pendant que je prépare le goûter. Un instant : quelqu'un sait-il pourquoi Procuste n'est pas là aujourd'hui ?

— Non, boss !

— Mandrin, ce soir, tu passeras chez son père pour

LE STÉNOPÉ

t'informe. Dis-lui que je veux un mot d'excuses de sa propre main et pas de celle de son mouflet.

— Mais, boss, le vieux de Procuste ne sait pas écrire !

— Il n'est pas le seul, suffit de voir la liste des meilleures ventes dans les librairies, ce qu'on appelle des best-sellers en français. Passe quand même le voir. Tu me rendras compte demain.

3

Lorsqu'il termina sa première note de synthèse à l'intention du commissaire Hulin qui coiffait la brigade, Valentin Welsch décida de voir Jean-Loup Fresnel qu'il considérait toujours comme son patron malgré sa mise à la retraite anticipée. Un avis de Loup, basé sur une expérience de flic de plus de trente ans, valait mieux pour lui que tous les discours de la hiérarchie.

Défiguré lors d'une enquête précédente, l'ancien policier vivait toujours rue des Cinq Diamants, à la Butte aux Cailles, sortait peu, recevait seulement ses ex-équipiers et la Grande Lulu, le barman homo qui l'avait aidé lors de sa course poursuite contre « le Soudeur », responsable du massacre de son visage¹.

Lorsque son combat contre le désespoir qui le rongait lui en laissait le répit, il retrouvait ses anciens flics de la brigade dans les deux cantines qu'ils fréquentaient, au *Lotus heureux* ou chez son rival européen *Aux délices du Rouergue* tenu par Pierre, concurrent mais néanmoins ami de l'Asiatique.

Quand la nécessité l'obligeait à fréquenter les rues de la ville, Loup arborait la cagoule blanche que tout

1. Voir *Nursery Rhyme*, dans la même collection.